
Langue et littérature latines du Moyen Âge

Langue et littérature latines du Moyen Âge

Conférences de l'année 2012-2013

Anne-Marie Turcan-Verkerk



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/ashp/1597>

DOI: 10.4000/ashp.1597

ISSN: 1969-6310

Publisher

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Printed version

Date of publication: 1 September 2014

Number of pages: 138-154

ISSN: 0766-0677

Electronic reference

Anne-Marie Turcan-Verkerk, « Langue et littérature latines du Moyen Âge », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [Online], 145 | 2014, Online since 15 December 2014, connection on 17 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1597> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1597>

Tous droits réservés : EPHE

LANGUE ET LITTÉRATURE LATINES DU MOYEN ÂGE

Directeur d'études : M^{me} Anne-Marie TURCAN-VERKERK

Programme de l'année 2012-2013 : I. *Histoire de l'ars dictandi : les années 1150-1170*. — II. *Histoire des bibliothèques : où a-t-on copié et lu le Waltharius au Moyen Âge ?* — Au début de chaque séance : *Actualités de la recherche et bibliographie critique*.

I. *Histoire de l'ars dictandi : les années 1150-1170*

Progressant chronologiquement afin de retracer d'après les sources conservées une histoire de l'*ars dictandi* réellement fondée, la conférence devait aborder les décennies 1150-1170, qui ont vu l'enseignement de l'*ars* quitter l'Italie et donner lieu à l'écriture des premiers traités produits en France et en domaine germanique. Après une première séance consacrée à un tableau à grands traits des productions françaises, plus ou moins bien connues, qui virent le jour entre l'introduction de l'*ars* en France (selon nous vers 1146) et le best seller de Bernard de Meung au tout début des années 1180, l'année 2012-2013 a été consacrée à une analyse du devenir de l'enseignement de maître Bernard (dit « de Bologne ») de part et d'autre des Alpes dans les quinze années ayant suivi la rédaction de la version de base, en 1145.

Il fallait d'abord réexaminer la rédaction prétendument « française » de la *summa* de maître Bernard (dite « rédaction B »), dont l'origine avait été déjà discutée par A.-M. Turcan-Verkerk dans la *Revue d'histoire des textes*, n. s. 6, en 2010 et 2011. Les différents éléments constitutifs de la « rédaction B », qui augmentent du double la *summa* de base, ont donc été réétudiés l'un après l'autre. Ils forment un bloc dans la tradition manuscrite, mais ce bloc a pu se former progressivement. Le travail de l'année a montré que tout l'ensemble n'était pas d'origine italienne, et qu'il fallait nuancer les hypothèses formulées en 2011 en analysant chaque élément séparément.

Doctrina privilegiorum. — Comme on le sait, une première strate date du printemps 1147 et est manifestement liée au voyage d'Eugène III en France, puis le texte a été remanié hâtivement et maladroitement sous Adrien IV. La localisation n'est pas claire : plusieurs noms de lieux renvoient à un contexte français (Paris, Cluny...), mais un monastère Saint-Modeste est cité, qui ne semble pouvoir renvoyer qu'à Bénévent, et surtout, le nom de lieu édité comme *Cyprianum* est en fait copié *Ciparanum* et correspond à Ceprano à quelques kilomètres du Mont-Cassin, petite cité de frontière sur le site de l'antique Fregellae. Enfin, quelques distorsions, déjà signalées, dans les titulatures, les initiales, traduisent un manque de familiarité avec le contexte français et avec les habitudes de la chancellerie impériale. On peut se demander si le texte n'émane pas de l'entourage italien d'Eugène III, mais d'un entourage italien qui en aurait produit la première version en contexte français, à partir du printemps 1147.

Noticia recordationis et querimonia. — Un Iohannes et sa femme Maria ont été agressés par un certain Guido Pisanus et ses comparses. Ils demandent un dédommagement en sous de Lucques.

Exordia, éléments de privilèges. — Il avait déjà été mis en évidence, en 2011, que la collection d'exordes de privilèges pontificaux ne pouvait pas avoir été constituée autrement que par un recours aux archives de la curie. Les travaux de cette année ont permis en outre de préciser que les *Introductiones prosaici dictaminis*, postérieures au traité de maître Bernard et peut-être fruit d'une collaboration entre lui et son élève Guido, utilisent le même matériel. On trouve un certain nombre d'éléments formulaires communs dans un privilège d'Anastase IV (2 décembre 1153) en faveur des chanoines de San Martino de Pise¹, dont la date correspond exactement à celle de la collection d'exordes, qui regroupe pour l'essentiel des exordes d'Eugène III et Anastase IV et pourrait dater du pontificat d'Adrien IV.

Littera protectionis. — Le modèle de *Littera protectionis*, commenté en séminaire par Charles Vulliez, concerne Orléans dans la rédaction B ; il peut être rapproché de plusieurs documents d'origines diverses, dont l'un concerne la Cour-Dieu sous Adrien IV (daté de Benevento, 9 mai 1156), mais un autre Prato, sous le même pontificat (10 mars 1155). Le même texte de base est exploité, dans une version plus complète, par les *Introductiones prosaici dictaminis* (Mantova Bibl. com. 32, f. 115), les protagonistes étant cette fois Eugène III et le doyen de Saint-Martin (de Pise ?).

Proverbia. — Charles Vulliez a montré que les *proverbia* rimés de la rédaction B sont utilisés à Orléans en 1179 et exploités par Bernard de Meung.

Au dernier feuillet de Poitiers BM 213, le témoin principal de la rédaction B, sont transmis cinq débuts de modèles de lettres. Ce f. 32v est le dernier du manuscrit, mutilé, et de ce fait un peu endommagé. Mais les incipit, bien lisibles malgré tout, ont permis de retrouver une version complète du recueil de lettres dans un manuscrit du XII^e siècle conservé à Tolède, Toledo Bibl. capitular 10-10, f. 20v-24v, qui transmet aux f. 1-20v un recueil de lettres d'Hildebart de Lavardin correspondant plus ou moins à l'*ordo vetus* mais qui n'est attesté, pour autant que l'on puisse le savoir aujourd'hui, dans aucun autre manuscrit. La petite collection de lettres transmise par le manuscrit de Tolède et attestée par la rédaction B n'est pas propre au manuscrit Poitiers BM 213 ; elle a une postérité dans la tradition de l'*ars dictandi*, car on en retrouve des traces dans les *proverbia* du *De competenti dictaminum et grata scientia*, texte tardif ayant utilisé la rédaction B. La collection est nettement tourangelles et vendômoises : elle cite Rahier, seigneur de Montigny dès 1140, et *Vetus Vicus*, Viévy-le-Rayé. Elle comporte plusieurs modèles de lettres mettant en scène un étudiant étranger venu se former à Tours puis Paris. Ce recueil de lettres devra faire l'objet d'une édition et d'une étude.

Ainsi, si le premier élément du bloc ajouté dans la rédaction B semble, en quelque sorte, « franco-italien » et lié à la fois à la curie sous Eugène III et aux milieux, en particulier cisterciens, de France, les éléments suivants nous ramènent en Toscane, en particulier du côté de Pise. Le dernier élément du dossier semble lié à la présence d'un étudiant étranger à Tours, ce qui peut suggérer, naturellement, de quelle façon s'est faite la *translatio studii*.

1. *Acta pontificum Romanorum inedita. Urkunden der Päpste vom Jahre c. 590 bis zum Jahre 1197*, éd. J. von Pflugk-Harttung, vol. III, Stuttgart, 1886, p. 127-128.

Nous avons donc commencé à étudier les milieux de départ (entre Bologne et Pise) et d'arrivée (Tours) de ces ensembles textuels.

Les milieux de départ. — La première personnalité à étudier est Guido, l'élève et collaborateur probable de maître Bernard. Nous avons fait le point, avec l'aide d'Elisabetta Bartoli qui va publier les œuvres de Guido, sur son rôle dans l'histoire de l'*ars dictandi*. Je ne m'attarde pas sur ce point, puisque plusieurs publications vont le faire¹. Nous n'avons ajouté que deux éléments au dossier, sous toutes réserves.

L'importance de l'héritage bernardin pour l'œuvre de Guido invite à se demander si nous n'avons pas conservé de lui également un traité de prosodie et de versification métrique. Il existe un manuel de métrique dont l'auteur est nommé par un épilogue en vers, dont l'acrostiche et le téléstiche donnent GUIDO AMICO (Leonhardt, *Dimensio syllabarum*, n° A 4.13). J. Leonhardt juge ce traité probablement du XIII^e siècle, à cause de son caractère systématique (J. Leonhardt, qui ne connaît pas maître Bernard, estime que cette caractéristique n'est pas antérieure à Alexandre de Villedieu). Il constate ensuite que l'auteur fait de la métrique l'un des *genera dictaminis*, et en conclut qu'il devait s'intéresser à l'*ars dictaminis* : aussi suggère-t-il de l'identifier avec Guido Faba². L'existence du traité de Bernard de Bologne annule le premier argument ; quant au second, l'absence presque totale d'éléments versifiés chez Guido Faba rend très peu vraisemblable une telle attribution (quelques vers rythmiques sont associés à la *Rota nova* : éd. Campbell-Pini-Saiani, p. 130). Le traité est étroitement dépendant, d'après la description de J. Leonhardt³ et d'après une lecture cursive dans le manuscrit Vaticano Vat. lat. 11441 f. 249-272v (et des contrôles dans Vaticano Chigi L IV 103 f. 60v-73), du traité de Bernard de Bologne. Il suit globalement le plan du *Liber artis omnigenum dictaminum* IIa et IIb, utilise les mêmes exemples, et procède de la même façon, en intercalant de temps en temps des transitions en vers (par ex. f. 252v : *Vis elementorum sic est discussa patenter*, etc.) et en s'inspirant, probablement, du prologue métrique de la *summa* de Bernard. Un découpage particulier dans une citation grecque de Priscien (Vat. Lat. 11441 f. 251v), qui n'est pas due au seul copiste puisqu'on la retrouve aussi dans Vaticano Chigi L IV 103 f. 61v, et qui figure déjà chez Bernard de Bologne (livre IIa, 1, 9), semble indiquer une filiation directe du traité de Bernard vers celui de Guido. Pour la *diminutio*, dont Guido reprend le nom, il ne réutilise pas le mot *rationalitudinitatibus* de Bernard, mais *oportunitatibus* et *rationationibus* (Vat. lat. 11441 f. 259), ce qui signe quand même l'emprunt. Des traités dérivés du *Liber artis omnigenum dictaminum*, IIa, consultés pour ce travail, il est le seul à prendre un tel exemple. Guido est néanmoins sur bien des points plus complet

1. Elisabetta Bartoli, « *I modi dictaminum di maestro Guido* », dans Benoît Grévin, Anne-Marie Turcan-Verkerk (éd.), *Le dictamen dans tous ses états. Perspectives de recherche sur la théorie et la pratique de l'ars dictaminis (XI^e-XV^e siècles)*. Actes du colloque international de Paris, 5-6 juillet 2012, Turnhout, à paraître en 2014, et Ead., *Magistri Guidonis opera*, Florence, 2013 (Edizione nazionale dei testi mediolatini), à paraître en 2014.
2. Raisonement exposé par Leonhardt, *Dimensio syllabarum*, Göttingen, 1989 (Hypomnemata, 92), p. 140 n. 55.
3. J. Leonhardt, *Dimensio syllabarum*, p. 140-142 et p. 216-218 (attention à quelques erreurs de lecture, par ex. p. 217 *Vendicatori qualibet ira queant* pour *Ut dictatur qualibet ire queant*).

que Bernard, en particulier dans le traitement des pieds, et ne suit pas exactement son analyse des différents types de vers. Ce traité a fait l'objet d'une édition incunable, qui n'a pu être consultée pour le moment¹. Cette rédaction, dont l'incipit est très proche à la fois de Pierre de Crémone et du *De metrico dictamine* édité par Fierville avant le traité de Pierre de Crémone, pourrait avoir servi d'intermédiaire entre la tradition de Bernard de Bologne et les traités italiens de la deuxième moitié du XIII^e siècle, mais le déterminer serait une recherche à part entière, qui n'est pas l'objet du présent travail. Il est impossible, comme le pense J. Leonhardt, que l'auteur de ce texte soit le grammairien Guido des premières décennies du XII^e siècle² ; en revanche il ne paraît nullement exclu que cet auteur puisse être le disciple de Bernard Guido, bien qu'aucune preuve, en l'absence d'étude spécifique, ne puisse être apportée. C'est en tout cas, de tous les avatars du manuel de Bernard de Bologne, le plus proche de la source.

Le rôle de Guido dans l'histoire littéraire semble de plus en plus important. L'année s'est terminée sur une nouvelle évocation des *Epistulae duorum amantium*. Nous avons trouvé en effet dans les modèles de lettres de Guido, datables en 1159, l'une des salutations les plus obscures des *Epistulae duorum amantium* (epist. M21), qui n'a guère été comprise (c'est-à-dire surtout mal traduite) ni commentée par ceux qui sont intervenus dans le débat sur l'attribution de cet échange de lettres : **esse quod est**³. Dans Savignano 45, f. 120 [epist. VIII.], elle apparaît, sous une forme plus complète, dans un modèle de lettre amicale de style obscur : *Socii ad socium per filargiriam composita epistula. Gui. soliditatis⁴ glutino sibi, multisque nobilitate perspicuum, M. quantuluscumque est, esse quod est, fuit eritique* (...). On voit très bien, dans l'évolution de l'*ars dictandi*, que c'est de la lettre d'amitié que dérivent les premiers modèles de la lettre d'amour. Or Guido, comme le soulignent tous les travaux d'Elisabetta Bartoli⁵, même s'il n'en est pas l'inventeur, a développé les modèles de lettres d'amour et leur théorisation (elles sont l'objet du 4^e de ses *modi dictaminum*). E. Bartoli, dont l'édition des œuvres de Guido va paraître à Florence en 2014, a repéré dans le même recueil de lettres – qu'elle soit ici chaleureusement remerciée d'avoir répondu à notre demande – d'autres expressions proches :

Epist. XXV Subditi ad prelatum commendabilis epistola. Azoni venerabili Sanctae Turritanae ecclesiae archiepiscopo, viro illustri atque sanctissimo, G<ulielmus> id quod est.

1. Rome, Johannes Philippus de Lignamine, 16 Oct. 14[7]3 (= Hain n° 14065).
2. J. Leonhardt, *Dimensio syllabarum*, p. 140 n. 55 ; sur cet auteur, C. H. Kneepkens, « Master Guido and his View on Government: On Twelfth Century Linguistic Thought », *Vivarium*, 16 (1978), p. 108-141.
3. À ce sujet, v. *Annuaire. École pratique des hautes études. Sciences historiques et philologiques*, 141 [2008-2009], Paris, 2010, p. 128-147 (en particulier p. 131).
4. pour *sodalitatis* ?
5. En particulier F. Stella, E. Bartoli, « Nuovi testi di *ars dictandi* del XII secolo : i *Modi dictaminum* di maestro Guido e l'insegnamento della lettera d'amore. Con edizione delle epistole a e di Imelda », *Studi mediolatini e volgari*, 2009 / 2, p. 109-136, et E. Bartoli, « I *modi dictaminum* di maestro Guido », dans Benoît Grévin, Anne-Marie Turcan-Verkerk (éd.), *Le dictamen dans tous ses états. Perspectives de recherche sur la théorie et la pratique de l'ars dictaminis (XI^e-XV^e siècles)*. Actes du colloque international de Paris, 5-6 juillet 2012, Turnhout, à paraître en 2014.

Epist. XXVI Epistola generalis ad omnes Guilielmo karissimo suo domino G. id quod est.

Epist. XXX Epistola amici ad amicum. Egregio et viro magnifico Car. caris omnibus caro, legum omniumque scientia litterarum eleganter edocto, Lan. magister dictus id ipsum quod est, licet nihil esse noscatur.

Serions-nous, avec Guido, dans le milieu des *Epistulae* ? Car Paris n'était certainement pas le seul milieu urbain et universitaire d'Europe au XII^e siècle, et l'on pourrait aussi penser à Bologne, au moins à titre d'hypothèse. Curieusement, on rejoindrait par là la fiction d'Umberto Eco, qui, à travers le personnage de Baudolino écrivant à Beatrix des lettres d'amour qu'il ne lui envoie pas et rédigeant aussi les réponses (lettres d'amour empruntées par l'auteur aux *EDA*), situe précisément les *Epistulae duorum amantium* dans la même région au cours de ces mêmes années.

Le milieu tourangeau sera étudié en 2013-2014.

II. Histoire des bibliothèques et critique d'attribution : où a-t-on copié et lu le *Waltharius* au Moyen Âge ?

L'étude du *Waltharius* a davantage occupé l'année ; les travaux menés dans le cadre de la conférence ont été présentés, en outre, lors de deux séminaires de doctorat, à Florence (SISMEL) le 18 juin 2013 et à l'université de Vérone le 8 janvier 2014.

Cette épopée anonyme de 1 456 hexamètres, que l'on peut considérer comme l'un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature latine du Moyen Âge (qualité de la construction narrative, de l'écriture, des sources et de leur usage, de l'analyse des sentiments et des situations, de l'humour enfin), n'est actuellement ni datée ni localisée. Depuis la dernière guerre mondiale, une bibliographie pléthorique a tenté de représenter ces deux points sans qu'aucune théorie réussisse à s'imposer : le texte oscille entre l'époque de Charlemagne et le début du XI^e siècle, entre la Lotharingie et Saint-Gall, avec aujourd'hui une certaine tendance en faveur de la paternité d'Ekkehard I^{er} de Saint-Gall (vers 925-930). Or, de la datation et de la localisation du texte, à défaut d'une attribution, dépend le sens que l'on pourra donner à l'œuvre : actuellement, on peut certes en proposer des analyses littéraires, mais le texte comporte certainement des allusions à une actualité historique qu'il faudrait pouvoir décrypter pour donner tout son sens à ce qui peut apparaître, selon nous, comme une fable politique. C'est ce qu'a tenté Karl Ferdinand Werner en 1990¹, mais le résultat auquel il est parvenu, une attribution à Ermold le Noir, n'a pas convaincu, car l'écart entre la maîtrise du latin qui était celle d'Ermold et celle de l'auteur anonyme est beaucoup trop grand pour que l'identification soit acceptable².

1. K. F. Werner, « Hludovicus Augustus. Gouverner l'empire chrétien. Idées et réalités », dans P. Godman, R. Collins (éd.), *Charlemagne's Heir. New Perspectives on the Reign of Louis the Pious (814-840)*, Oxford, 1990, spécialement p. 101-123.
2. Le directeur d'étude, qui s'intéresse depuis 25 ans à cette question, s'est décidé à la traiter à la suite de la parution de *La Chanson de Walther* (*Waltharii poesis*), texte présenté, traduit et annoté par Sophie Albert, Silvère Menegaldo et Francine Mora, Grenoble, ELLUG université Stendhal, 2008 (Moyen Âge européen), dont l'introduction comporte quelques inexactitudes sur la tradition

Pourquoi les tentatives ont-elles jusqu'à présent échoué ? On peut dire que le problème est insoluble et s'en tenir là. Mais on peut aussi ne pas se résigner. Il nous a semblé que l'une des raisons de l'échec était la reproduction par les chercheurs, de génération en génération, de démarches identiques même si leur objet pouvait varier : recherche des sources, étude stylistique et métrique, analyse du vocabulaire, tentative de localisation en un lieu fixe... Chacune est utile, mais l'expérience montre qu'elles ne suffisent pas ou même peuvent devenir contre-productives (c'est le cas de la dernière). La conférence a donc cherché à explorer deux voies différentes :

— l'histoire moderne et contemporaine, depuis la redécouverte du texte par les philologues jusqu'à nos jours, qui pourrait nous permettre de comprendre les enjeux idéologiques, le plus souvent inconscients, de telle ou telle théorie sur la localisation et la datation, et par là-même nous donner un outil d'évaluation de ces prises de position ;

— l'histoire des bibliothèques médiévales, destinée à nous faire comprendre comment le texte a été diffusé, par qui, selon quel type de logique, démarche qui pourrait nous permettre de localiser la première zone de diffusion du texte et d'approcher ainsi le lieu de sa production.

Nous développerons ici surtout la première, la seconde, qui est plus importante, devant faire l'objet de publications plus détaillées.

Critique d'attribution et idéologie

Dans la tradition érudite d'époque moderne, on trouve une première mention du *Waltharius* à Ingolstadt, en 1554 : Aventinus cite les v. 9 et 10, à partir d'un manuscrit de Saint-Emmeram de Ratisbonne, conservé aujourd'hui à Stuttgart¹. En 1612, Marquard Freher cite dans ses *Originum Palatarum Pars II*, [Heidelberg], 1612, cap. XIII, p. 62, quelques vers du *Waltharius* (v. 431-433, v. 1085-1088, v. 1445-1446)². De ce poème qu'il avait découvert, il avait l'intention de donner une édition, qui n'a pas vu le jour. Jakob Grimm supposait que Freher avait trouvé son manuscrit à

manuscrite, pour la plupart provenant de Rubén Florio, *Waltharius*. Edición revisada, introducción, comentario y traducción castellana, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas – Bellaterra, Universitat Autònoma de Barcelona, 2002 (Nueva Roma. Bibliotheca Graeca et Latina Aevi Posterioris, 17). Ces inexactitudes sont d'inégale importance. Sur la foi d'une bibliographie dépassée, R. Florio appelait encore l'Österreichische Nationalbibliothek de Vienne (Autriche) « Bibliothèque Palatine » (la bibliothèque devient « Nationalbibliothek » au début des années 1920, « Österreichische Nationalbibliothek » en 1945), amputait telle cote de l'un de ses éléments (« lat. n. 8488 » de la BNF de Paris, p. 63 = *La Chanson de Walther*, p. 31 ; *La Chanson de Walther*, p. 31, innove en revanche en citant le « n° 41 » de Stuttgart), commettait telle ou telle erreur dans les références bibliographiques. Surtout, il n'avait pas pris conscience du fait que le fragment de Hambourg, daté par K. Strecker du XIII^e siècle, et le fragment de Lorsch, daté par B. Bischoff du X^e siècle (*infra*, n° 1), ne faisaient qu'un seul et même manuscrit. De surcroît, ayant mal traduit l'allemand de K. Strecker (« Bruchstück der Stadtbibliothek in Hamburg, 13. Jh., 1873 als Waltharius erkannt », *MGH Poetae VI* / 1, 1951-1978, p. 6), R. Florio avait cru à l'existence d'un manuscrit coté Hambourg, Bibliothèque municipale, 1873 (p. 64 = *La Chanson de Walther*, p. 31). L'erreur figure déjà, cependant, chez Ferruccio Bertini, « Problemi di attribuzione e di datazione del *Waltharius* », dans *Filologia mediolatina*, 6-7 (1999-2000), p. 63-77 (p. 66), et même chez A. K. Bate, *Waltharius of Gaeraldus*, Reading, 1978, p. 1. À qui elle est due ?

1. *Annalium Boiorum libri septem* Ioanne Auentino autore (= Johann Georg Turmair), Ingolstadt, 1554, p. 230. Le manuscrit est aujourd'hui coté Stuttgart, Landesbibl. Theol. et Philos. 8° 41 (XIII) f. 46-63v.
2. En ligne : <http://www.uni-mannheim.de/mateo/camenahist/freher1/p2/jpg/s062.html>.

Heidelberg¹, mais Freher indique seulement : « sed et antiquissimo quodam Anonymi carmine Latino non absimile nugamentum de Gybicone Francorum Rege Wormatiae residente, eiusque filio Gunthario, tum Walthario Aquitano, et Haganone, descriptum in veteribus membranis habeo »² ; son manuscrit n'a pas été identifié, et son ébauche d'édition, si elle a existé, n'a pas été retrouvée (ni même, probablement, recherchée)³. Le texte est édité pour la première fois seulement en 1780, à Leipzig, par Friedrich Christoph Jonathan Fischer⁴. Celui-ci utilise le même manuscrit de Saint-Emmeram qu'Aventinus, auquel manque la fin du texte ; l'édition sera complétée en 1792 grâce au manuscrit de Karlsruhe⁵. Pour Fischer, le texte est tardo-antique (VI^e s.) et gaulois (cf. p. vi). Nous sommes avant les guerres napoléoniennes et le mouvement vers l'unité allemande.

Le *Waltharius* ne devient véritablement médiéval et germanique qu'en 1838. Jakob Grimm donne alors la première édition critique du *Waltharius* d'après la collation de six manuscrits, avec une étude sur la datation et la localisation qui s'appuie sur un rapprochement avec un passage des *Casus sancti Galli* ainsi devenu célèbre (éd. *MGH Scriptores*, 2, chap. 9, p. 118, l. 3-7 en particulier ; cf. Grimm⁶, p. 57-58). Grimm pense prouver par ce rapprochement l'origine germanique d'un texte dans lequel on trouve indiscutablement des personnages des Nibelungen : non seulement parce que Saint-Gall est en pays germanophone, mais aussi parce que le texte des *Casus* permet à son avis de comprendre qu'Ekkehard I^{er} de Saint-Gall, alors qu'il était encore un enfant, avait écrit une *Vita Waltharii manu fortis* en transposant en vers latins un hypotexte en allemand. Premier travail d'un enfant, qu'Ekkehard IV lui-même, à la demande de l'archevêque Aribon (1021-1031 s'il s'agit bien d'Aribon de Mayence), avait été obligé d'amender et donc de récrire en partie : notre *Waltharius*.

Cette publication par l'un des deux frères Grimm, philologues et bibliothécaires à la recherche de l'âme allemande, change le sort du texte pour un siècle et plus. Habitée par la conviction que le *Waltharius* est l'une des nombreuses racines de l'unité culturelle du peuple allemand, cette publication tient sa légitimité du fait d'être la première édition critique et scientifique du texte, légitimité que celle de Fischer n'avait pas. Pour un siècle au moins, et encore aujourd'hui aux yeux de nombreux chercheurs, le texte devient l'œuvre d'Ekkehard I^{er} de Saint-Gall, révisé par Ekkehard IV, et un classique dont l'*Ekkehard* de Joseph Viktor [von] Scheffel († 1886), publié en 1855, est l'héritier.

1. J. Grimm, dans Jacob Grimm, Andreas Schmeller, *Lateinische Gedichte des X. und XI. Jh.*, Göttingen, 1838, réimpr. Amsterdam, 1967, p. 55.
2. K. Strecker, « Vorbemerkungen zur Ausgabe des *Waltharius* », *DA*, 5 (1942), p. 23-54 (p. 25), estime que le v. 1086 appartient à la famille textuelle lotharingienne. Notons que Marquard Freher a eu entre les mains un manuscrit des *Gesta ep. mettensium* de Paul Diacre qui était peut-être messin : voir *MGH Scriptores*, 2, p. 260-261.
3. Rien à ce sujet dans W. Kühlmann, V. Hartmann, S. El Kholi, *Die deutschen Humanisten. Dokumente zur Überlieferung der Antiken und mittelalterlichen Literatur in der frühen Neuzeit*, I/1. Marquard Freher, Turnhout, Brepols, 2005 (Europa humanistica).
4. *De prima expeditione Attilae regis Hunnorum in Gallias ac de rebus gestis Waltharii Aquitanorum principis Carmen epicum saeculi VI...*, Leipzig, 1780, et la *Continuatio*, Leipzig, 1792.
5. Karlsruhe, Landesbibl. Rastatt 24 (XII in).
6. Éd. cit. note 2.

Cependant, à la fin du XIX^e siècle, la problématique de l'origine de l'épopée française et germanique en croise une autre, celle de l'Alsace-Lorraine. En 1916 avec le Strasbourgeois Jacques Flach¹, en 1917 et 1918 avec le Belge réfugié en France Maurice Wilmotte², le *Waltharius* devient l'un des fronts de la première guerre mondiale. M. Wilmotte le revendique pour la Lotharingie, et s'appuie pour cela sur trois arguments principaux : le *Waltharius* est une œuvre docte d'origine monastique et non la copie d'une saga germanique ; son auteur est romanophone ; les meilleurs manuscrits sont d'origine lotharingienne. L'auteur ne peut donc être que Geraldus, auteur d'un prologue en 22 hexamètres transmis par ces mêmes manuscrits. Outre le ton patriotique et polémique qui la dessert, cette argumentation a deux grandes faiblesses qui seront relevées en particulier par Karl Strecker, en 1941, avec une argumentation : l'auteur du *Waltharius* a une certaine connaissance du roman, mais il joue sur les noms allemands comme seul un germanophone peut le faire ; d'autre part, Geraldus, même s'il a ses « supporters », ne peut que très difficilement être considéré comme l'auteur du texte lui-même. Nous verrons que l'étude de la transmission du texte confirme cette analyse qu'Edoardo D'Angelo, en 1992, a solidement étayée par une étude de la versification³. Jacques Flach, de son côté, s'appuie, pour situer l'œuvre à Fleury, sur des rapprochements dont on sait aujourd'hui qu'ils ne tiennent pas.

Dans son essai de 1941, Karl Strecker se défend de tout nationalisme, ce qui, de la part d'un savant qui n'a jamais eu de sympathie pour le régime nazi⁴, révèle le contexte⁵. De fait, comme l'a montré l'essai de Frank-Rutger Hausmann, dont un premier état a été publié dans le *Mittelateinisches Jahrbuch* de 2009⁶, le régime nazi a tenté une récupération de la littérature médiolatine, considérée comme l'origine même de la littérature allemande⁷. La conférence a tenté de voir dans quelle mesure cette tendance à l'appropriation par le pangermanisme des chefs-d'œuvres de la littérature médiolatine avait contribué à enraciner la théorie de la paternité sangallienne du *Waltharius*, défendue avec une vigueur toute particulière par Karl Langosch. Si les premières tentatives de datation du *Waltharius* à l'époque carolingienne remontent à 1938 (Alfred Wolf) et 1941 (Karl Strecker), Karl Strecker allant, dans ses deux articles de 1941 et 1942, jusqu'à proposer d'autres localisations que Saint-Gall, telles

1. J. Flach, « Revendication contre l'Allemagne du poème de Gauthier d'Aquitaine (*Waltharius*) », *Revue des études historiques*, 82 (1916), p. 297-313.
2. M. Wilmotte, *Le Français a la tête épique*, Paris, 1917, et Id., « La patrie du *Waltharius* », *Revue historique*, 127 (1918), p. 1-30.
3. E. D'Angelo, *Indagini sulla tecnica versificatoria nell'esametro del Waltharius*, Catane, 1992, p. 158-161.
4. F. R. Hausmann, *Das Fach Mittellateinische Philologie an deutschen Universitäten von 1930 bis 1950*, Stuttgart, 2010 (Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters, 16), p. 82 et *passim*.
5. K. Strecker, « Der *Waltharius*dichter », dans *DA*, 4 / 2 (1941), p. 355-381 (p. 375 : « Für einen Deutschen ist diese [die deutsche Herkunft] ja selbstverständlich, nicht etwa aus nationalistischen oder ähnlichen, sondern aus wissenschaftlichen Gründen »).
6. F.-R. Hausmann, « Das Fach Mittellateinische Philologie in der Zeit des Nationalsozialismus », *Mittelateinisches Jahrbuch*, 44 / 1 (2009), p. 1-72 (Teil 1) et 44 / 2 (2009), p. 195-248 (Teil 2).
7. Cf. Karl Langosch, *Mittelatein als Deutschkunde. Eine nationale Aufgabe deutscher Wissenschaft und Schule*, Breslau, 1937, dont le titre originel était *Mittelatein – ein altes Erbe deutscher Kultur, eine nationale Sendung deutscher Wissenschaft* : Hausmann, p. 40.

qu'Aix-la-Chapelle, Liège ou Metz¹, les publications décisives en ce sens ne voient pas le jour avant 1951 : l'*editio maior* posthume de Strecker († 1945) aux *MGH* dans les additions aux poètes carolingiens, l'article posthume dans lequel sont publiées des conférences et une ébauche d'article d'Otto Schumann († 1950) s'échelonnant de 1944 à 1949, qui proposent une datation vers 880 et une attribution à un Geraldus d'Eichstätt². Ces réflexions nouvelles publiées au lendemain de la guerre brisent de fait le lien entre Saint-Gall et le texte, permettant de songer à d'autres localisations.

Avant de passer à cette seconde phase, il faut revenir une dernière fois sur le texte-clé, les *Casus sancti Galli*. En lisant les *Casus sancti Galli*, écrits dans un latin un peu incertain par Ekkehard IV vers 1050³, Grimm comprenait que le maître du petit Ekkehard I^{er}, vers 930, dictait aux enfants un texte en allemand, et leur demandait de le transposer en latin, en vers, en respectant l'ordre des mots. Conclusions :

— À l'origine du *Waltharius* il y avait un texte allemand.

— Le poète était très jeune : c'est justement ce que disent les derniers vers du *Waltharius* (même si l'on peut en donner deux traductions différentes).

— Le *Waltharius* que nous connaissons est donc une œuvre de jeunesse d'Ekkehard I^{er}, et date par conséquent des environs de 930.

— Ekkehard IV corrige le texte entre 1021 et 1031, dates de l'archevêque Aribon de Mayence qui lui a demandé de s'acquitter de cette tâche, car le petit Ekkehard I^{er}, il faut l'avouer, n'écrivait pas bien les vers latins.

En réalité, comme l'a déjà démontré une grande partie de la bibliographie⁴ et comme nous l'avons de nouveau pensé au terme d'une réflexion collective sur ce texte assez filandreux,

— Les *Casus* parlent d'un exercice de *translatio* d'un texte hagiographique en prose en une *vita* métrique, exercice attesté dans les écoles monastiques pour les élèves les plus doués (entre 13 et 18 ans, comme le montrent les témoignages de Walahfrid Strabon et d'Albéric du Mont-Cassin).

— Ce premier travail d'Ekkehard était cependant un texte fort médiocre aussi bien du point de vue linguistique que du point de vue stylistique, dont Ekkehard IV avait manifestement un peu honte : il cherche des excuses au pauvre petit Ekkehard, encore bien jeune et pratiquant encore sa langue maternelle.

— Il est en effet clair qu'Ekkehard IV, écrivant les *gesta abbatum* de Saint-Gall, cherche à enrichir la bio-bibliographie de son prédécesseur et que, ne trouvant pas

1. On peut noter l'insistance sur Metz à la dernière page de K. Strecker, « Vorbemerkungen zur Ausgabe des *Waltharius* », *DA*, 5 (1942), p. 23-54.

2. O. Schumann, « Waltharius-Probleme », *Studi medievali*, n. s. 17 (1951), p. 177-202.

3. « Scripsit et in scolis metrice magistro, vacillanter quidem, quia in affectione non in habitu erat puer, vitam Waltharii manu fortis, quam Magontiae positi, Aribone archiepiscopo iubente, pro posse et nosse nostro correximus; barbaries enim et idiomata eius Teutonem adhuc affectantem repente latinum fieri non patiuntur. Unde male docere solent discipulos semimagistri dicentes: *Videte, quomodo disertissime coram Teutone aliquo proloqui deceat, et eadem serie in latinum verba vertite*. Quae deceptio Ekkehardum in opere illo adhuc puerum fefellit; sed postea non sic; ut in lidio Charromannico. *Mole ut vincendi. Ipse quoque opponam (...)* ».

4. Flach et Wilmotte ont souligné avec de solides arguments l'absurdité du rapprochement, et leurs mauvaises raisons ne doivent pas invalider leur argumentation ; ils sont loin d'être seuls à soutenir ce point de vue : on peut citer, parmi les plus autorisés, A. Wolf, K. Strecker, H. Haefele, P. Dronke...

grand chose, il peine à monter en épingle ce travail de jeunesse, la *Vita Waltharii Manu fortis*, et l'arrange un peu.

Il n'y a pas de correspondance possible entre ce travail de *translatio* et l'épopée conservée :

— Dans le *Waltharius* que nous avons conservé, on ne trouve pas les germanismes lexicaux ou syntaxiques dont parle Ekkehard.

— Le texte excellent que nous avons est nécessairement antérieur aux corrections supposées d'Ekkehard IV, puisque le plus ancien témoin est antérieur au XI^e siècle (nous y revenons plus avant).

— Il ne s'agit aucunement d'une *vita*.

On pourrait également ajouter, au vu des témoignages anciens dont nous ferons état plus loin, qu'Ekkehard IV, en 1021, pouvait connaître l'épopée, et que s'il avait parlé d'elle, il ne l'aurait pas fait en de tels termes.

Ce que nous pouvons deviner d'une *Vita Waltharii manu fortis*, nous le savons par d'autres sources, en particulier deux sources du tout début du XI^e siècle qui associent l'histoire du guerrier Waltharius à celle d'un moniage de Waltharius après sa carrière épique : la *Fecunda ratis* d'Egbert de Liège et la chronique de Novalesa. Je ne reviens pas sur ce dossier, très bien étudié par Gian Carlo Alessio¹. Le rapprochement, à travers le nom du héros, entre l'histoire de Walther à la main forte et l'épopée – que ne fait pas Ekkehard IV d'ailleurs – n'autorise pas à attribuer l'épopée au jeune Ekkehard. Seules des convictions d'ordre extra-scientifique, ou simplement l'habitude de lecteurs bercés par les aventures du *Waltharilied*, peuvent expliquer d'abord le contresens de Jakob Grimm sur le texte des *Casus sancti Galli*, et ensuite l'adhésion de générations de lecteurs, malgré l'abondante bibliographie qui a mis en évidence le sens du texte et l'absence de tout rapport avec le *Waltharius* que nous avons conservé².

Mieux vaut donc, pour réfléchir sereinement sur l'origine du *Waltharius* (et au risque de choquer), oublier ce rapprochement qui apparaît en fin de compte comme une simple erreur, et passer à l'histoire de la transmission du texte.

Histoire de la transmission et critique d'attribution

Pour partir sur des bases solides, nous avons suivi pas à pas la transmission du *Waltharius* à partir des manuscrits conservés et des attestations repérées dans des inventaires de bibliothèques médiévaux, dans l'ordre chronologique (traduit ici par la numérotation des témoignages), en faisant totalement abstraction des parallèles textuels plus ou moins sûrs qui ont pu être suggérés par la bibliographie. Chaque « halte » dans une bibliothèque ancienne a été l'occasion d'une petite mise au point sur ses inventaires médiévaux, qu'ils mentionnent ou non le *Waltharius*, et sur la vie

1. *Cronaca di Novalesa*, éd. Gian Carlo Alessio, Turin, Einaudi, 1982, p. xxx-xxxix en particulier.
2. Wolfger de Prüfening (*olim* « Anonyme de Melk »), vers 1170, ne se réfère qu'aux *Casus sancti Galli*, et ne donne aucunement une preuve de l'attribution de notre *Waltharius* à Ekkehard : *Ekehardus monachus monasterii Sancti Galli, acuti satis ingenii, Gesta Waltharii metro conscripsit heroico, tercio regnante Heinricho* (éd. Emil Ettlinger, *Der sog. Anonymus Mellicensis de Scriptoribus ecclesiasticis*, Karlsruhe, 1896, p. 78 ; *PL* 213, col. 977A, chap. LXX = éd. B. Pez, 1716). Sauf erreur, le *Waltharius* n'est mentionné dans aucun des deux catalogues des livres de Prüfening de la plume de Wolfger (avant 1165 et 1165 : *MBKDS*, 4/1, éd. Christine Elisabeth Ineichen-Eder, p. 417-420 et p. 421-427), ni d'ailleurs dans le catalogue de 1347 (*ibidem*, p. 428-439).

intellectuelle de l'établissement concerné (y compris le « Bodenseeraum »). Nous ne reviendrons pas dans ce rapport sur ces « petites monographies », dont la plupart des éléments sont déjà connus, et nous ne développerons pas l'intégralité des démonstrations, qui devront faire l'objet d'une ou plusieurs publications.

Le plus ancien témoin du Waltharius

1 — Hamburg, Staatsbibl., Cod. 17 in scrin. fragm. 1, f. 2r-v, jadis daté du XIII^e siècle, a été rapproché par B. Bischoff, sur la base d'une analyse paléographique, de manuscrits de Lorsch de la seconde moitié, voire du dernier quart du X^e siècle¹. Cette datation a gêné quelques tenants de l'hypothèse ekkehardienne : c'est ainsi que Rudolf Schieffer a suggéré que le copiste avait pu être éduqué à la fin du X^e siècle, mais, âgé, avoir copié le *Waltharius* dans le premier tiers du XI^e, après la révision d'Ekkehard IV². Le fragment transmet, en l'état, les vers v. 316-339 et v. 388-411 ; son texte est réputé appartenir à la branche de la tradition comportant le prologue de Geraldus. Le réexamen minutieux du fragment, aujourd'hui numérisé et consultable en ligne dans l'excellente bibliothèque virtuelle de Lorsch³, amène à des suggestions un peu différentes.

Il s'agit du bifeuillet extérieur d'un quaternion qui transmet dans sa première moitié les § 65 (fin) – 68 de l'*Epist.* 106 de Jérôme *Ad Sunniam et Fretelam*, copiée à longues lignes, et dans sa seconde moitié le *Waltharius*, copié sur deux colonnes de 24 vers, soit 96 vers à l'origine pour un feuillet recto-verso (mais le parchemin a été coupé verticalement, et seule la colonne située vers la pliure subsiste). Bernhard Bischoff date la première moitié du bifeuillet du troisième quart du IX^e siècle (donc entre 850 et 875), et la seconde plus ou moins cent ans plus tard. Les copistes de Lorsch ont-ils attendu cent ans voire davantage pour remplir la seconde moitié du quaternion avec la copie du *Waltharius* ? Leurs habitudes graphiques sont très proches, elles semblent presque contemporaines : la question de savoir si les deux mains datent de la seconde moitié du IX^e s., éventuellement vers 900, ou de la seconde moitié du X^e s. reste cependant ouverte.

La reconstitution du contenu de ce quaternion montre, contrairement à ce que pensait B. Bischoff, que ce *Waltharius* ne comportait probablement pas la dédicace de Geraldus, faute de place : si le texte appartient à la même famille que les manuscrits qui comportent la dédicace, ce peut être parce que Geraldus a copié un texte analogue à celui de Lorsch pour l'offrir à Erkanbald.

L'abbaye de Lorsch est-elle pour autant le lieu d'origine du *Waltharius* ? Cela nous a semblé peu probable, tant la distorsion est grande entre la richesse de cette bibliothèque, dont les divers catalogues sont en fin de compte tous liés à l'époque

1. Voir Paul Schnitzer, *Handschriften aus dem Kloster Lorsch... Katalog*, 1964, p. 16, n° 42 ; Bernhard Bischoff, *Lorsch im Spiegel seiner Handschriften*, Munich, 1974, p. 45 et p. 58, n. 46 p. 84 ; Id., *Die Abtei Lorsch im Spiegel ihrer Handschriften*, Zweite, erweiterte Ausgabe, Lorsch, 1989, p. 54 et p. 66, n. 46 p. 92 ; descr. Tilo Brandis, *Die Codices in scrinio der Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg 1-110*, Hamburg, 1972, p. 55.
2. R. Schieffer, « Zu neuen Thesen über den "Waltharius" », *DA*, 36 (1980), p. 193-201 (p. 199-200). Ce raisonnement ne tient pas compte de l'existence de notre témoignage n° 2.
3. http://bibliotheca-laureshamensis-digital.de/view/subhh_codscrin17_fragm1

de Gerward († vers 860), et l'absence de productions littéraires remarquables. Nous avons donc poursuivi l'enquête sur les premières traces de copie et de lecture du *Waltharius* pour tenter de mieux cerner l'origine de sa diffusion.

2 — La plus ancienne citation indiscutable du *Waltharius* provient de Saint-Nabor près de Metz (aujourd'hui Saint-Avold), et date des alentours de l'an mil : éd. *MGH Poetae* 5, Bucheinträge, *St Avold [St Nabor]* n° VII, v. 25, p. 384. Le v. 74 du *Waltharius* est cité à la façon d'un *private joke*, comme plusieurs auteurs d'intérêt scolaire, dans le cadre d'un échange de lettres en vers entre des lettrés dont la connivence est fondée sur la connaissance commune d'un certain patrimoine textuel. Cela montre que le *Waltharius* est déjà partie intégrante de la culture des écoles messines autour de l'an mil.

3 — Le plus ancien témoignage indiscutable sur la présence du *Waltharius* dans une collection de livres est un inventaire d'origine indéterminée, copié à la fin du x^e ou vers le tout début du xi^e siècle¹ dans Bern, BB, 4 f. 55v (*olim* 54v) (Becker n° 29 ; Gottlieb n° 295 ; *BMMF* n° 1934 [attribution ancienne à Fleury]), intitulé *Auctores huius monasterii*. Les recherches présentées en séminaire ont permis de montrer que cet inventaire venait d'un établissement sous le vocable du Sauveur, situé dans la région très limitée – entre Épinal, Verdun, Metz et Strasbourg – qui vouait un culte à saint Romaric : sans doute Bonmoutier alias Saint-Sauveur-en-Vosges, ou Saint-Sauveur d'Andlau. Le *Waltharius*, cité entre Avien et Ésope, fait partie d'une collection d'intérêt scolaire (cf. l'emploi du mot *Auctores*) probablement très analogue à celle qui a servi à la formation des lettrés messins du n° 2. Elle aussi témoigne de l'enracinement du *Waltharius* dans un certain canon scolaire.

La plus ancienne zone de diffusion du texte semble donc singulièrement liée à Metz et aux abbayes proches. Chrodegang, qui avait fondé l'abbaye de Gorze à une vingtaine de kilomètres de Metz, abbaye qui demeura dans la dépendance de l'évêque de Metz, fut également le fondateur de Lorsch. Il plaça à la tête des deux abbayes son frère Gundeland et, en 765, dota trois abbayes de reliques venues de Rome : Gorze qui reçut Gorgon, Hilariacum qui reçut Nabor (et deviendra Saint-Nabor), et Lorsch qui reçut Nazaire. On peut se demander, en voyant les trois plus anciens témoignages sur le *Waltharius* provenir de Lorsch, Saint-Nabor et Saint-Sauveur-en-Vosges, si sa présence très précoce à Lorsch ne peut pas s'expliquer par ce lien profond des trois abbayes fondées par Chrodegang, et si Gorze – bien que son catalogue de la fin du xi^e s. ne cite pas de *Waltharius* – n'est pas au cœur du processus.

Au xi^e siècle, le texte est encore présent particulièrement dans la région de Metz, à partir de laquelle il migre dans des maisons dont plusieurs ont été réformées justement par des gorziens. Ainsi se dessine, avec Toul, Gembloux, Lobbes, Egmond, Stavelot,

1. Et non au ix^e siècle, comme l'écrivent C. Cuissard, *CGM in-8°*, t. 12, p. III, et Élisabeth Pellegrin, « *Membra disiecta floriacensia* », 1959, réimpr. dans Ead., *Bibliothèques retrouvées. Manuscrits, bibliothèques et bibliophiles du Moyen Âge et de la Renaissance*, Paris, 1988, p. 159-210 (p. 190). Datation du x^e-xi^e s. par Otto Homburger, *Die illustrierten Handschriften der Burgerbibliothek Bern. Die vorkarolingischen und karolingischen Handschriften*, Berne, 1962, notice de Bern BB 3/4, p. 72-79 (p. 72) ; bibliographie ancienne sur l'inventaire p. 79. Comparer Vidier, *L'Historiographie à Saint-Benoît sur Loire*, 1965, p. 38 et n. 72.

Saint-Bertin, un premier réseau de diffusion du texte en-dehors de l'écosystème des bibliothèques messines comprenant Metz (ses abbayes, sa cathédrale), et les abbayes proches (Gorze, Saint-Nabor, Toul...).

4 — Le catalogue de livres de l'abbaye bénédictine Saint-Epvre de Toul sous l'abbatiat de Wido (au moins à partir de 1071-1083), transmis dans München, BSB, lat. 10292, f. 143v-146 (Becker n° 68 ; Gottlieb n° 406 ; *BMMF* n° 1824¹), mentionne trois exemplaires du texte (identifiés par erreur par Fawtier avec la vie de saint Christophe de Gautier de Spire), dans un contexte analogue à celui du n° 3.

5 — Paris, BNF, lat. 8488A, datable du XI^e siècle, a longtemps été considéré comme le témoin le plus ancien du *Waltharius*, et sans doute le meilleur. Otto Schumann a démontré que le manuscrit était le fruit d'une collaboration entre scribes éduqués de part et d'autre du Rhin, sans doute dans un milieu scolaire – en tout cas un milieu où 7 copistes se relayant à 33 reprises pouvaient intervenir sur un même manuscrit². Paris BNF lat. 8488A est le témoin le plus ancien du prologue de Geraldus, qui dédie le texte (sans doute en réalité une copie du texte) à un évêque Erkanbald, identifié définitivement par Walter Berschin avec Erkanbald de Strasbourg (965-991), évêque bibliophile qui fit copier des manuscrits à Metz³. Geraldus était-il issu du même milieu de copistes savants que les lettrés du n° 2 ?

6-7 — Bruxelles, KBR, 5383, f. 92-116 (n° 6) date du XI^e siècle et provient de Gembloux. Sigebert de Gembloux a utilisé le *Waltharius* dans sa *Passio Sanctorum Thebeorum* (*BHL* n° 5754), comme l'a montré R. G. Babcock⁴ ; en 2005, ce texte a été daté de 1072 environ par Tino Licht⁵, ce qui fixe un *terminus ante quem*. Robert Babcock pensait que Sigebert, qui revenait juste de Metz, avait pu en rapporter un exemplaire du *Waltharius*. Il est possible aussi qu'il ait trouvé son texte à Saint-Pierre de Lobbes O.S.B. (n° 7), dont le grand catalogue de 1049, complété jusqu'au XII^e siècle, décrivait un *Waltharius* (n° 269 Dolbeau, entre un *Astrolapsus* et un Saluste : *Certamen duorum sodalium Waltarii et Hagalonis. vol I.*⁶) : c'est la découverte

1. Robert Fawtier (éd.), « La bibliothèque et le trésor de l'abbaye de Saint-Èvre-lès-Toul à la fin du XI^e siècle d'après le manuscrit latin 10 292 de Munich », *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 61 (1911), p. 1-34 (texte p. 7-30). Bibliographie et description : B. Munk Olsen, *L'Étude*, t. III / 1, p. 254-255.
2. O. Schumann, « Über die Pariser Waltharius-Handschrift », dans *Corona quærnea. Festgabe Karl Streckler zum 80. Geburtstag dargebracht*, Leipzig, 1941 (MGH, Schriften, 6), p. 236-246 et 3 pl.
3. Walter Berschin, « Erkanbald von Strassburg (965-991) », *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 134 (1986), p. 1-20, et traduction fr. avec mise à jour : « Erkanbald de Strasbourg (965-991) », dans J.-L. Eichenlaub et W. Vogler (éd.), *L'abbaye de Saint-Gall et l'Alsace au haut Moyen Âge*. Actes des journées de Colmar 23-25 juin 1994, Colmar, 1997, p. 55-76.
4. Robert G. Babcock, « Sigebert of Gembloux and the *Waltharius* », *Mittelaltinisches Jahrbuch*, 21 (1986), p. 101-105.
5. Tino Licht, *Untersuchungen zum biographischen Werk Sigeberts von Gembloux*, Heidelberg, 2005, p. 91-93 et p. 175.
6. François Dolbeau (éd.), « Un nouveau catalogue des manuscrits de Lobbes aux XI^e et XII^e siècles », *Recherches augustiniennes*, 13 (1978), p. 3-36 et 14 (1979), p. 190-248 ; le *CCB* 4, n° 101-103, p. 254-283, reprend le texte de F. Dolbeau, mais sont traités séparément le catalogue daté de 1049 proprement dit, tel qu'il est transmis par une copie du XI^e siècle faite apparemment pour Durham = n° 101 (reprod. partielle pl. VIII), les additions à ce premier ensemble jusque vers 1160, extraites artificiellement d'une

par François Dolbeau du document complet qui a permis de verser au dossier cette mention, ignorée de K. Strecker. Le titre du catalogue de Lobbes, très singulier, correspond bien à l'explicit du manuscrit de Gembloux : *Terminat liber duorum sodalium Waltharii et Haganonis*¹. Il est cependant impossible, la mention lobbaine ne figurant pas dans la copie la plus ancienne du catalogue, de savoir si Gembloux tenait son *Waltharius* de Lobbes, comme ce fut le cas pour de nombreux autres textes, ou l'inverse. L'inverse, pour une fois, semble cependant plus probable : l'origine messine des attestations les plus anciennes suggère que Sigebert a effectivement connu le *Waltharius* à Metz et l'a ensuite exporté à Gembloux ; cet exemplaire de Gembloux comporte d'ailleurs la dédicace de Geraldus.

8 — Le héros Walthar apparaît dans un document certainement originaire de Metz sur lequel Karl Strecker a plusieurs fois attiré l'attention (sans grand succès), une généalogie de saint Arnoul qui pourrait trahir une lecture du *Waltharius*, comme l'indique la dernière partie de la phrase, avec l'emploi du verbe « fertur » : *Guntarius germanie prime regnum obtinuit, ac prime belgice in qua Treveris, qui cum Waltario hunorum obside fertur pugnasse* (Vienne, ÖNB, 7436, f. 17v)². Ce travail, copié « apud Mettenses » par une main de la fin du xv^e ou du xvi^e siècle, est difficilement datable, mais il est peut-être à rattacher, lui aussi, à l'activité de Sigebert de Gembloux, ou à des prétentions de l'abbaye Saint-Martin de Glandières voisine de Metz. Nous poursuivrons cette recherche.

9 — Le *Waltharius* fait partie des livres copiés à l'abbaye bénédictine Saint-Adalbert d'Égmond durant l'abbatit d'Étienne (1057-1105) : n° 38 *waltarius*, avant un Perse et un Fulgence³. Cet ensemble copié sous l'abbatit d'Étienne contient un nombre élevé d'œuvres anciennes et rares, comme, pour ne citer qu'un exemple, celles de Rathier de Vérone (n° 54 *Item ratherius*) ; cela suggère des liens avec Lobbes, à explorer, et qui pourraient suggérer que le *Waltharius* de Lobbes, en fin de compte, était antérieur à celui de Gembloux. La recherche est à poursuivre.

10 — Une *Vita Waltarii* suit une *Vita Columbani abbatis* et précède une *Vita Alexandri Magni* et une *Vita Apollonii* dans l'inventaire des livres de Saint-Remacle

copie du début du xvii^e siècle reproduisant un autre état de ce catalogue de 1049, document vivant ayant reçu des additions pendant plus d'un siècle = n° 102, la liste des livres d'intérêt scolaire transmise par cette même copie moderne, mais dont une partie existait aussi certainement dans le fonds en 1049 = n° 103. C'est dans cette dernière liste qu'apparaît la mention du *Waltharius*, ce qui ne permet pas de savoir si le texte se trouvait déjà à Lobbes en 1049 ou s'il a été acquis plus tard. Les recherches les plus récentes de François Dolbeau sur la bibliothèque de Lobbes ont été exposées par lui en 2007 : « La bibliothèque, d'après ses inventaires médiévaux. Bilan et perspectives », dans Monique Maillard-Luy-paert, Jean-Marie Cauchies (éd.), *Autour de la Bible de Lobbes (1084). Les institutions. Les hommes. Les productions*. Actes de la journée d'étude organisée au séminaire épiscopal de Tournai, 30 mars 2007, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 2007 (Centre de recherches en histoire du droit et des institutions, cahier n° 28), p. 59-84.

1. Cf. remarque de François Dolbeau, dans *Rech. aug.*, 13 (1978), n. 35 p. 10.
2. Sur ce texte, K. Strecker, « Vorbemerkungen zur Ausgabe des *Waltharius* », *DA*, 5 (1942), p. 23-54 (p. 24).
3. W. Lampen (éd.), « *Catalogus librorum abbatiae Sancti Adelberti Egmondanae* », *Antonianum*, 17 (1942), p. 39-72, éd. p. 47-72, n° 38 (p. 53).

de Stavelot O.S.B., dressé en 1105. Ce libellé et ce voisinage peuvent poser un problème d'interprétation¹ : description d'une *Vita Waltharii manufortis* ? d'un *Waltharius* ? Si l'hypothèse d'une diffusion du *Waltharius* par un réseau gorzien peut être défendue, il s'agirait plutôt, dans cette abbaye réformée par Gorze, d'un *Waltharius*, mais le fait qu'Egbert de Liège ait connu la double tradition du héros *Waltharius* et du moine *Waltharius*, dès 1023, peut faire douter.

C'est encore sans doute ce même réseau qui explique la présence d'un *Waltharius* à Saint-Bertin (n° 11) et à Mettlach (n° 12), au xv^e siècle cette fois-ci (Trier, Stadtbibl. 2002 [xv^e s.] f. 108v-129).

11 — Dans la marge inférieure du f. 59 de Saint-Omer BM 312, manuscrit provenant de l'abbaye bénédictine de Saint-Bertin, ont été copiés dans la première moitié du xii^e siècle (peut-être au début du siècle, et sans doute d'une seule main mais en deux fois) le premier vers du *Waltharius* et la liste des personnages ¶ *Tertia pars orbis ald fratres europa vocatur. ¶ Gibico* (surmonté de *pa.*). *Guntharius*. (surmonté de *fi.*) *Attila. / Ospirin. Alphere. Waltarius. / herericus. hildgund. hagano.*

Les autres témoignages des xii^e, xiii^e siècles et au-delà appartiennent, en l'état des connaissances, à une famille de manuscrits ne comportant pas le prologue de Geraldus, et proviennent pour l'essentiel de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Autriche actuelles. Nous n'avons pas eu le temps d'étudier en détail ces témoins et ces attestations, mais nous avons tenté d'en comprendre les contextes, qui nous ont semblé, avec l'aide du stemma proposé par Edoardo D'Angelo² à partir d'un premier essai de Karl Langosch³, pouvoir s'organiser en deux vagues de diffusion.

Un premier ensemble de manuscrits (n^{os} 13-15) pourrait provenir d'abbayes bénédictines qui ont été réformées par Sankt Blasien en Forêt noire (suggestion sous toute réserve). C'est le cas d'Engelberg, dont provient un manuscrit relativement isolé dans le stemma, aujourd'hui perdu, dont R. G. Babcock a retrouvé la collation complète, faite par Orelli pour Lassberg (*MLJb*, 45, 2010, p. 405-418). Deux autres attestations proviennent d'abbayes touchées par le même mouvement de réforme, Sankt Lambrecht et Muri.

Hirsau (manuscrit de Karlsruhe cité plus haut) et Saint-Emmeram de Ratisbonne (manuscrit de Stuttgart), dont les manuscrits sont apparentés, ont appartenu à un même mouvement de réforme. À ce réseau néo-clunisien se rattache également Pfäfers. À Saint-Emmeram, plutôt selon une logique géographique, sont sans doute liés les exemplaires de Salzburg et Passau⁴, de même que celui qui, au début du xv^e siècle, se retrouve chez les cisterciens d'Alzelle (n^{os} 16-24).

1. *Corpus catalogorum Belgii*, t. 2, Albert Derolez, Benjamin Victor (éd.), Bruxelles, 1994, n° 68 p. 169-174 (p. 171 ; voir aussi la reproduction pl. vii).
2. E. D'Angelo, « *Waltharius* », dans *TeTra*, 2, Florence, 2005, p. 542.
3. K. Langosch, « *Waltharius* ». *Die Dichtung und die Forschung*, Darmstadt, 1973 (Erträge der Forschung, 21), p. 58.
4. Dans l'inventaire des livres de la cathédrale de Passau dressé en 1259, le *Waltharius* figure parmi les *Auctores : Item Attilam metricè*, entre Bernard de Morlas et des gloses sur l'*Enéide* (éd. C. E. Ineichen-Eder, *MBKDS*, IV/1, Munich, 1977, p. 31, l. 192). Ce titre est celui que reçoit le *Waltharius* décrit à Saint-Emmeram en 1504 : *Item hystoria Attilæ regis metrica, sed fine carens, et incipit : "Tertia pars*

Il reste deux témoins anciens dont la place dans le stemma actuellement reçu fait problème : le n° 25, considéré à ce jour comme le produit d'une contamination entre la branche comportant le prologue de Geraldus et la branche sans prologue, et le n° 26, que le stemma, faute de pouvoir le situer mieux, rattache directement à l'archétype.

25 — Un *Waltharius* du XI^e siècle accompagné du prologue de Geraldus a été dépecé au début du XVI^e siècle à Ingolstadt. L'ensemble des fragments retrouvés à ce jour porte les cotes (dans l'ordre de découverte des fragments) : Innsbruck, UB, fragm. 89-90 + Berlin, Staatsbibl. Fragm. 61 + Munich, UB, 8° 479 + Urbana-Champaign, sans cote (= ms. I de K. Strecker). Le rôle de ce manuscrit, qui serait le plus ancien de la zone « germanique » de diffusion mais comportait le prologue de Geraldus, est encore à déterminer : peut-on imaginer qu'au lieu d'être le produit d'une contamination, il soit à l'origine de la diffusion du *Waltharius* dans cette aire géographique, où la dédicace de Geraldus, trop liée à l'axe Metz-Strasbourg, aurait rapidement été supprimée ?

26 — La chronique de Novalesa, avant 1050 et probablement avant 1027, cite ou récrit en partie 165 vers ou hémistiches empruntés à la première moitié du *Waltharius*, attribués à un « quidam sapiens versicanorus » (II, VII, Cipolla p. 135, Alessio p. 72) ou « quidam metricanorus » (II, VIII, Cipolla p. 138, Alessio p. 76) anonyme. La découverte de la collation du manuscrit d'Engelberg révèle quelques parentés entre les deux textes.

L'étude indépendante d'a priori de la transmission du *Waltharius* met donc en évidence quelques faits qu'il est difficile de contester. On peut encore discuter la datation du témoin le plus ancien, tant la paléographie est une science expérimentale en perpétuelle évolution, mais on peut fortement suggérer que ce témoin ne comportait pas le prologue de Geraldus. Il est clair, comme l'avait très bien vu Karl Strecker, que la diffusion du texte est partie de Metz et des abbayes appartenant au même écosystème intellectuel. Il est tout aussi évident que la diffusion en Suisse, Allemagne, Autriche n'a eu lieu qu'en un second temps. Il est enfin évident que le stemma est à vérifier et sans doute à refaire, ne serait-ce que pour tenir compte de la place du fragment de Hambourg en amont de la famille comportant le prologue, pour expliquer la place des fragments d'Innsbruck, Berlin, Munich et Urbana et celle des citations dans la chronique de Novalesa. En réalité, c'est une nouvelle édition critique qui est aujourd'hui nécessaire.

Une dernière remarque : l'action principale du *Waltharius* a lieu dans les Vosges ; pour l'auteur, qui construit son œuvre comme un diptyque dont la charnière est le Rhin, le fleuve est la frontière qui donne sa structure au récit. La cartographie des lieux cités dans l'épopée, si l'on excepte la cour d'Attila et les citations indirectes de Chalon-sur-Saône et de l'Aquitaine, qui ne sont pas les lieux du récit, se superpose exactement avec la première zone de diffusion du texte : Worms, Spire, Metz,

orbis, fratres, Europa vocatur' etc., et sunt III quaterniculi parvissimi minusque legibiles etc. (LXXI) (éd. C. E. Ineichen-Eder, *MBKDS*, IV/1, Munich, 1977, p. 269-270, l. 3327-3329), description qui correspond bien au ms. de Stuttgart cité plus haut (d'après la notice d'É. Pellegrin conservée à l'IRHT, le microfilm du ms. étant, lui, introuvable à ce jour).

Strasbourg. Cela peut-il être dû au hasard ? Autrement dit, cette région, où l'on n'a pas hésité à intégrer les héros de l'épopée à une généalogie des Carolingiens, ne serait pas seulement le lieu de la première diffusion du texte, lieu dont les liens avec Lorsch expliqueraient l'origine du plus ancien témoin conservé, mais elle pourrait aussi mettre sur la voie de l'auteur du texte. Le milieu messin peut justifier aisément aussi bien les éventuels traits de langue romans que les jeux effectifs sur les noms germaniques.

Mais on doit aussi – et d'abord – tenir compte de la mobilité des individus : penser en termes de nations, comme on l'a fait depuis deux siècles, n'a pas de sens et ne peut que conduire à l'erreur. Un auteur germanophone, formé dans de grandes abbayes permettant d'expliquer sa remarquable culture, et dont certaines pouvaient être éloignées de la Lotharingie, n'aurait-il pu prêter sa plume à un projet né dans le berceau de la dynastie carolingienne ? La suite de l'enquête sera présentée en 2013-2014.